

Prologue

Combien de fois dans sa vie devrait-il rejouer cette scène ? Le cadre pouvait changer, mais c'étaient toujours les mêmes mots ou presque, les mêmes visages attristés, les mêmes plis de colère ou d'incompréhension. Comment leur expliquer ? Comment leur faire comprendre ?

Aujourd'hui, c'était à Marine qu'il allait faire mal.

Ils s'étaient retrouvés devant la fontaine Saint-Michel comme d'habitude. Elle revenait des États-Unis. Un séjour de deux semaines avec une amie.

Était-ce à ce moment que cela s'était produit ? Pendant son absence ? Tout ce qu'il savait, c'est qu'il s'était réveillé un matin avec cette certitude : il ne l'aimait plus. Cette fois, la révélation avait été instantanée. Le compte à rebours de l'inévitable rupture avait alors commencé.

Encore une fois.

C'était le début de l'été, mais il faisait gris ce jour-là. Il fait toujours gris quand deux êtres se séparent. C'est une règle incontournable. À croire qu'un microclimat s'installe au-dessus des amants malheureux.

Elle portait son imperméable beige qu'il aimait bien et des escarpins qu'il ne lui connaissait pas. Sans doute les avait-elle achetés lors de son séjour new-yorkais.

Elle était belle avec ses cheveux coupés au carré et son rouge à lèvres. Il se demanda de quelle teinte il était aujourd'hui. Carmin ? Corail ? Fuchsia ? Rouge intense ? Il ne le saurait jamais. Tout comme la couleur de ses nouvelles chaussures.

Il n'avait pu s'empêcher de soupirer. Tristesse et lassitude mêlées. Pourquoi ne l'aimait-il plus alors qu'elle était parfaite ? Qu'il n'avait rien à lui reprocher ?

Elle avait souri en le voyant arriver, mais le bref baiser qu'ils avaient échangé lui avait aussitôt fait comprendre qu'il n'était pas porteur de bonnes nouvelles.

Les mots qu'il avait prononcés n'étaient faciles ni à dire ni à entendre. Mais il n'avait pas le choix, s'il voulait être honnête avec elle et avec lui-même.

Pour la millième fois, il avait maudit l'étrange don qui était le sien et s'était mis à parler.

— Alors, c'est fini ?

Pour toute réponse, Valentin hocha la tête. Il était assis avec son amie Céline dans un café de la rue de Charonne. Autour d'eux, les conversations allaient bon train et les rires sonnaient haut et fort, contrastant avec leur mine maussade.

— Ça n'a pas été trop dur ?

Il lui lança un regard douloureux.

— Ça l'est toujours. C'est difficile d'avouer à quelqu'un qu'on ne l'aime plus sans lui donner d'explications.

Céline en savait quelque chose. Il y a quelques années, c'était elle qui avait fait les frais de la rupture.

— Tu ne lui as pas dit que tu avais rencontré quelqu'un d'autre ?

Il secoua la tête.

— Non, pas cette fois. Je n'avais pas envie de lui mentir. Pas le courage non plus. Alors, je lui ai juste dit que je ne l'aimais plus.

— Comme ça ? s'exclama Céline. C'est dur !

Il lui sourit tristement tout en l'observant. Quelle nuance de blond avait-elle choisi cette fois ? Elle en changeait si souvent ! Il ne pouvait être certain que de la couleur de ses yeux qui, elle, ne variait jamais : bleu

clair avec de minuscules paillettes d'or. Autrefois, il ne se lassait pas de les regarder.

Ils étaient sortis ensemble pendant huit mois il y a quatre ans. Lorsqu'il l'avait quittée, il avait prétendu que c'était pour une autre fille. Il se disait que ce serait moins douloureux pour elle. Maintenant, il savait que cela ne servait à rien. La douleur est différente, mais elle reste aussi intense. Il était bien placé pour le savoir. Ce n'est que bien plus tard, lorsque leur relation s'était apaisée et qu'ils étaient devenus amis, qu'il lui avait révélé son secret.

Valentin laissa fuser un long soupir :

— Je sais, mais je n'ai plus la force d'inventer des histoires.

— Pourquoi ne dis-tu pas la vérité ?

Il se redressa, comme piqué au vif :

— Tu crois que c'est simple ? On dirait que tu ne te souviens plus de ta réaction quand je t'ai tout raconté.

Elle ne put réprimer une grimace. Oh si, elle s'en souvenait ! Très bien même. Elle avait pensé qu'il se moquait d'elle. Et même lorsqu'elle avait réalisé qu'il ne plaisantait pas, elle n'était pas arrivée à le croire totalement. C'était trop invraisemblable. Alors, elle avait fait des tests. « De quelle couleur est mon pull ? Et la voiture, là-bas ? Et le panneau, là ? » Comme si ça prouvait quoi que ce soit ! Il aurait fort bien pu mentir. Sauf qu'elle savait que ce n'était pas le cas !

— C'est impossible, tu le sais bien, poursuivait Valentin. Comment expliquer à ces filles que je ne les aime plus parce que je ne les vois plus en couleurs ? Au mieux, elles me prendraient pour un dingue, au pire,

pour un salopard qui cherche une excuse lamentable pour les larguer. Non, je ne peux pas faire ça !

Il avait raison, songea-t-elle. Comment aurait-elle réagi elle-même, s'il lui avait dit en guise d'argument de rupture : « Chérie, ce matin en ouvrant les yeux, je me suis aperçu que je ne te voyais plus en couleurs. Je sais que ça va te paraître étrange, mais ça signifie que je ne t'aime plus. Je suis, en effet, frappé d'une curieuse affection : je ne perçois les couleurs que lorsque je suis amoureux. Dès que je ne le suis plus, les couleurs disparaissent et je me retrouve plongé dans un film en noir et blanc ! Alors, ne le prends pas mal, hein ? Je n'ai rien contre toi. Mais dans ces conditions, tu comprendras qu'on ne peut plus rester ensemble. »

Sûr qu'elle l'aurait mal pris ! À la douleur de la séparation serait venu s'ajouter le sentiment d'être prise pour une conne !

Valentin but une gorgée de sa bière en se forçant à sourire.

— La prochaine sera la bonne ! lança-t-il.

Il disait cela chaque fois, mais il n'y croyait plus guère. Il avait même l'impression que son mal empirait. Que les histoires d'amour qu'il vivait étaient de plus en plus courtes. Celle avec Marine n'avait duré que quelques semaines.

Et si, un jour, il cessait à jamais de voir en couleurs ? Une vie entière en noir et blanc. Une vie entière sans amour ! Cette perspective l'effrayait plus encore que de ne plus jamais voir correctement. Pourtant était-ce si horrible que cela, après tout, vivre sans amour ? Combien d'êtres humains sur Terre n'ont jamais connu ce sentiment ? Et combien, l'ayant connu, se sont ensuite

installés dans une routine qui en a peu à peu estompé l'éclat et les couleurs, parfois jusqu'à les faire disparaître ? L'immense majorité des gens sans doute. Sauf qu'il y avait une différence fondamentale entre eux et lui : rien ne les obligeait à affronter la réalité, alors que lui ne pouvait pas se voiler la face. Il *savait* qu'il n'était plus amoureux. Il ne lui restait plus alors qu'à s'en aller et reprendre sa quête de l'amour idéal.

Céline but à son tour, songeuse elle aussi. Elle était triste pour son ami. Pourtant, elle ne pouvait parfois s'empêcher de penser qu'il avait de la chance dans son malheur. Il possédait en effet un incroyable révélateur d'amour grâce auquel le doute n'était plus permis. Elle vivait avec Grégoire depuis bientôt trois ans. Si on lui avait posé la question, elle aurait répondu sans hésiter qu'elle était amoureuse de lui. Elle était heureuse avec lui. Ils passaient de bons moments ensemble, partageaient les mêmes centres d'intérêt, faisaient souvent l'amour. Pourtant, elle ne pouvait parfois s'empêcher de se demander si elle l'aimait *vraiment*. Et si ce n'était que de l'affection, de la tendresse déguisées en amour ? Ou une des mille et une nuances qui habillent les sentiments. Comment savoir ? Ce n'était déjà plus de la passion, ça, elle en était certaine. Mais était-ce toujours de l'amour ?

Le don de Valentin – lui, il l'appelait sa malédiction – lui permettait de savoir immédiatement s'il était ou non amoureux. Impossible de se mentir sur sa situation. J'aime ou je n'aime pas. Verdict imparable du cœur ! Verdict terrible aussi, car comment supporter une vie en noir et blanc quand on l'a connue en couleurs ?

Elle se força à sourire :

— Oui, la prochaine sera la bonne et si ce n'est pas elle, ce sera la suivante, lui dit-elle. Il faut voir les choses

du bon côté : ça pourrait être pire, tu pourrais devenir aveugle chaque fois que tu n'es plus amoureux !

*

De retour chez lui, Valentin songea à ce que lui avait dit Céline. Oui, il devait s'estimer heureux. Une vie en noir et blanc, ce n'est pas si catastrophique que ça. Il savait qu'il finirait par s'habituer. C'était toujours le cas. On se fait à tout avec le temps. Le cerveau compensait. Il savait que le ciel était bleu, les arbres verts et le soleil jaune. Un peu comme dans un dessin d'enfant. Dans son assiette, c'était plus ennuyeux. C'est étonnant comme la vue et le goût sont liés. Il suffit de les dissocier pour être désorienté.

Peu de personnes étaient au courant de son handicap. Il avait toujours préféré ne pas en parler, comme si c'était une maladie honteuse. Il disait qu'il était atteint d'une forme sévère de daltonisme. C'était plus simple et ça évitait les questions gênantes. Il y a longtemps qu'il ne consultait plus de spécialistes. Il connaissait très bien l'origine de son mal. Il connaissait même son nom : Julie.

Il l'avait rencontrée sur les bancs de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris. Les Beaux-Arts. Le premier amour de sa vie. Le seul véritable à ce jour. Avec elle, il s'était senti pousser des ailes. Ils partageaient la même passion pour les peintres et illustrateurs américains : Hopper, Rockwell, Wyeth, Cornwell et aussi, parce qu'ils étaient friands de fantastique, Jeff Jones, Barry Windsor Smith, Frank Frazetta... Ensemble, ils deviendraient célèbres. Ensemble, ils parcourraient le monde d'exposition en exposition, travaillant pour les meilleurs magazines, illustrant les meilleurs romans.

Pourtant, après deux ans d'une liaison intense, Julie l'avait quitté pour un étudiant en dernière année. Cela

avait été un choc pour lui. Une incompréhensible trahison. Dès le lendemain, il s'était réveillé dans un monde en noir et blanc. Le monde dans lequel il vivait encore aujourd'hui.

Au début, il n'avait pas fait le lien. Il avait consulté divers médecins et spécialistes. Ils lui avaient fait passer tout un tas d'examens : scanners, IRM, électroencéphalogrammes... Comme il ne souffrait d'aucune lésion du nerf optique, d'aucune maladie dégénérative et d'aucun trouble neurologique, il avait bien fallu poser un diagnostic.

— Cécité corticale d'origine somatique, lui avait annoncé l'un d'eux. Ça peut passer comme ça peut rester. Ça dépend de vous !

Super ! Avec ça, il était bien avancé !

Comme tout était dans sa tête, il avait commencé une psychothérapie qu'il avait interrompue au bout de huit mois lorsqu'il avait rencontré Stéphanie et que l'univers était tout à coup revenu à la couleur.

Las, quelques mois plus tard, leur histoire s'était terminée sur un sinistre fondu au noir. À défaut de comprendre, il tenait son explication : sans amour, pas de couleurs ! Après cela, il n'avait plus jamais consulté pour ce mal dont il savait qu'il ne guérirait que lorsqu'il aurait trouvé l'âme sœur.

Ce matin-là, en se rendant dans les locaux de L'oiseau de papier, la petite maison d'édition pour laquelle il travaillait depuis quatre ans, Valentin était d'humeur maussade. D'abord, parce que c'était lundi. Ensuite, parce que la perspective de participer à la traditionnelle réunion éditoriale de début de semaine alors qu'il n'avait pas un seul projet à défendre le déprimait.

Ils recevaient beaucoup de manuscrits, mais très peu sortaient du lot. Lorsque c'était le cas, il se trouvait toujours quelque chose qui n'allait pas. Soit l'auteur refusait d'y apporter la moindre correction, arguant de sa sacro-sainte liberté artistique, soit il l'avait déjà publié sur Internet, soit il revendiquait des droits d'auteur et une mise en place dignes du dernier Dan Brown. Le plus souvent, on pouvait sans hésitation cocher plusieurs de ces cases !

Valentin aimait son métier, mais ce qu'il aurait *vraiment* voulu, c'était être peintre. Effet collatéral majeur de son étrange mal, il avait dû abandonner sa scolarité aux Beaux-Arts. Comment quelqu'un qui voit le monde en noir et blanc aurait-il pu devenir peintre, spécialiste en arts plastiques ou enseignant ? Impossible ! Alors, pour rester dans le domaine artistique, il avait opté pour des études littéraires. Un domaine où le noir et blanc

n'est pas un handicap. De fil en aiguille, de stages non rémunérés en contrats à durée déterminée, il était arrivé au poste de directeur de collection chez un petit éditeur. Son portefeuille ? Le roman noir. Drôle d'ironie, non ?

Au bureau, il retrouva Carole et son mari Charles, les responsables de la maison d'édition. C'était un charmant couple de passionnés qui exerçaient dans ce milieu depuis les années 1980. Ils s'étaient rencontrés chez un grand éditeur et ne s'étaient plus quittés depuis, unis par le même amour des livres et de la littérature. Valentin les enviait : nul doute qu'ils voyaient la vie en couleurs, eux, et avec les mêmes yeux !

— Bonjour, Valentin, fit Carole. Prêt pour notre petite réunion ?

Elle était toujours aussi enthousiaste malgré ses soixante-dix ans passés. On aurait pu croire qu'elle avait été embauchée la veille.

— J'espère que tu nous as trouvé une pépite, fit Charles.

Valentin rentra la tête dans ses épaules avant de répondre :

— Pas cette fois, j'en ai peur. Mais je lis actuellement un texte intéressant, mentit-il. Vraiment prometteur. Si l'auteur veut bien revoir son texte, je crois qu'on tient quelque chose de bien.

Ignorant leur expression déçue, il allongea le pas et s'engouffra dans le bureau qu'il partageait avec Josiane.

Sa collègue était au téléphone avec un auteur. La discussion était vive et elle se contenta de lui adresser un petit signe de la main.

Josiane était responsable de la littérature jeunesse. C'est elle qui avait à son actif les plus belles ventes de ces deux dernières années et c'était grâce à sa collec-

tion Plume d'ange que la maison d'édition n'était pas dans le rouge. Même si elle était parfois un peu pète-sec, c'était une collègue agréable avec laquelle Valentin aimait travailler.

Il s'installa derrière son ordinateur et consulta ses messages. Le lundi était toujours un jour difficile, car les apprentis écrivains profitaient du week-end pour envoyer leurs œuvres. Depuis que L'oiseau de papier acceptait les envois électroniques, ils étaient inondés de manuscrits.

Il soupira. Peut-être que, dans le lot, il trouverait la perle rare qui viendrait concurrencer le dernier Bernard Minier.

Il ne put réprimer une grimace sceptique à cette pensée. Il y a peu d'élus dans le domaine de l'édition. Un manuscrit sur six mille seulement était retenu et édité ! Si le fait de rêver est donné à chacun, réaliser ses rêves est réservé aux meilleurs !

— Non, mais quelle chieuse ! s'exclama Josiane en raccrochant. Je lui annonce que je prends son bouquin, mais qu'il faut revoir les illustrations et elle me fait un caca nerveux. L'histoire est bonne, le texte est correct, mais les dessins sont à chier.

— Fais voir !

Elle lui tendit par-dessus les bureaux une poignée de feuilles A4.

— Et encore, je n'ai imprimé que les meilleurs !

Valentin jeta un coup d'œil aux dessins. Il les trouvait plutôt pas mal, quant à lui. Le style était peu académique. L'auteur n'avait visiblement pas suivi de cours, mais il se dégageait de l'ensemble un certain charme. Ils étaient tout à la fois naïfs et un peu inquiétants. Ils étaient signés Claire Launay.

— C'est quel genre ? s'enquit-il.

— Fantastique. Une petite fille vit seule avec son papa. La maman n'est pas là, mais on ne sait pas trop pourquoi. Est-elle morte ? Est-elle partie avec un autre homme ? On l'ignore. Ça aussi, il va falloir que l'auteur le précise. Tous les soirs, son papa lui raconte une histoire. Lorsqu'elle s'endort, elle se retrouve aussitôt plongée dans l'univers du conte. Sauf qu'elle ne fait pas que revivre les scènes, elle y participe activement. Quand l'héroïne d'une des histoires disparaît dans un puits, Marie-Charlotte, c'est le nom de la petite fille, décide de la suivre pour la sauver du monstre qui s'y cache.

— Elle devrait écrire des scénarios de films d'horreur ! s'exclama Valentin. Mais je comprends mieux à présent le style des dessins.

— Ouais ? fit sa collègue, sceptique. Eh bien, moi, je trouve ça trop glauque. Je veux de la couleur. Pas du noir et blanc. Les enfants aiment la couleur ! Tout le monde aime la couleur !

Elle lui adressa une petite mine contrite :

— Oups ! Désolée !

Josiane, comme Carole, Charles et Muriel, leur infographiste, était au courant de ses problèmes de vision sans en connaître toutefois l'étendue. Ses collègues pensaient qu'il était atteint par une forme sévère de daltonisme, le daltonisme monochromatique. Comme son handicap était sans incidence sur son travail, il n'était pas rare que l'un ou l'autre l'oublie.

— J'ai rendez-vous avec elle demain matin, poursuivit Josiane. Je parie que c'est une néogothique avec des piercings partout, qui se prend pour la version féminine de Tim Burton !

Valentin regarda de nouveau les dessins.

— C'est pas impossible !

— On le saura demain. Si j'ai raison, tu me payes un café !

— Hé ! j'ai rien parié du tout ! Mais va pour le café !

La voix de Charles retentit dans le couloir :

— Josiane ? Valentin ? Muriel ? On commence notre petite réunion ?

*

La journée était passée rapidement. Il avait écarté quatre manuscrits et mis de côté deux autres pour un examen plus approfondi. Il avait donné quelques coups de fil à des auteurs pour les informer de la tenue de futurs salons et séances de dédicaces et, aussi, envoyé une dizaine de lettres de refus à des auteurs malheureux. Enfin, il s'était enquis auprès de la correctrice des avancées de sa relecture du prochain ouvrage à paraître. La couverture était prête, l'ISBN enregistré et la base de données Électre enrichie. Il ne manquait plus qu'elle leur adresse son travail pour lancer leur nouveau bébé.

Oh ! il ne se faisait pas trop d'illusions sur les chances de succès du bouquin, mais l'auteur avait un bon potentiel et – qui sait ? – peut-être que ses prochains ouvrages seraient payants. Être éditeur, c'est aussi anticiper l'avenir.

Il sortit peu après dix-neuf heures pour retrouver son ami Thibaut, avec lequel il devait aller à un vernissage.

Thibaut et lui se connaissaient depuis le collège. Thibaut était marié à Candice et père de deux enfants, Marie et Jérémie.

— L'amour, ça se mérite et ça se travaille, lui avait un jour dit Thibaut qui était une des rares personnes à être au courant de son secret. Si tu crois que c'est en passant

d'une fille à l'autre que tu vas y arriver, tu te fourres le doigt dans l'œil, mon coco. Il faut être exigeant. Et plus encore lorsque tu as trouvé la femme de tes rêves. Beaucoup de mecs croient que lorsqu'ils l'ont dénichée, ils n'ont plus rien à faire. Ils se laissent aller et patatras ! C'est le plantage assuré. Est-ce que tu imagines un seul instant qu'un type qui a bossé dur pour obtenir le job qu'il convoitait va tout à coup cesser de travailler une fois qu'il l'a eu ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, en amour, c'est exactement la même chose. Il faut s'accrocher et ne pas baisser les bras au premier revers !

Ce brave Thibaut ! Il était convaincu que cette aberration mentale finirait par disparaître s'il y mettait du sien !

Bien sûr qu'il avait essayé de s'accrocher ! Il n'avait pas attendu ses conseils pour cela. Il lui était arrivé de rester plusieurs semaines, plusieurs mois même, avec une fille après le triste retour au noir et blanc. Rien n'y avait fait. La couleur n'était jamais revenue malgré tous ses efforts. « Noir, c'est noir ! » chantait le regretté Johnny. C'était la triste vérité.

Mais ce soir il était bien décidé à ne pas se laisser aller à la morosité. Qui sait, l'heureuse élue l'attendait peut-être au coin de la rue. Celle qui illuminerait son quotidien en le peignant aux couleurs de l'amour. Elle devait bien exister, non ?

Il décida de faire le chemin à pied pour profiter de la douceur de ce début de soirée. La journée avait été agréable et les robes imprimées florissaient sur les trottoirs de Paname. Dommage qu'il ne pût en percevoir les coloris frais et gais. Mais ce n'était pas grave, il suffisait de les imaginer. Là, un magnifique bleu roi, ici un rose saumon, là encore un vert céladon ou un éclatant jaune topaze. Il pouvait faire ce qu'il voulait, marier les

couleurs de son choix, y apporter sa note personnelle. En inventer même ! Et la nuit, alors que leur éclat s'estomperait pour tout le monde, elles resteraient intactes dans son esprit !

Il traversa le boulevard Saint-Germain et prit la rue Bonaparte. Quel que soit l'artiste exposé, cette sortie lui ferait le plus grand bien. Bien sûr, il y retrouverait les éternels pique-assiette, les semi-mondains prétentieux, les pseudo-artistes à bagouzes et boucles d'oreilles, les philosophes de comptoir en chemise blanche et toute la clique germanopratine. Mais au moins était-il sûr de passer un bon moment aux côtés de son pote Thibaut.

La galerie était située rue de l'Université. Il y avait du monde sur le trottoir. Les invités fumaient et papotaient, un verre à la main. Typique. Il se fendit un passage à travers eux et pénétra dans la galerie. Les gens se pressaient par grappes devant les œuvres de l'artiste. Thibaut n'était pas encore arrivé, semblait-il.

Il tendit son carton d'invitation à un type terriblement bronzé, sans doute le responsable de la galerie, et commença à déambuler dans l'espace d'exposition. Les œuvres exposées étaient des détournements de peintures religieuses classiques. L'artiste, qui signait « JL », avait remplacé les modèles originaux par des figures emblématiques de la bande dessinée américaine. Il n'avait nul besoin de voir les couleurs pour identifier les grands maîtres qui avaient inspiré le peintre. Il vit un Superman crucifié à la façon de Vélasquez. Plus loin, c'était Wonder Woman portant Mickey Mouse, façon Vierge à l'enfant de Botticelli. Il sourit en voyant Thor en archange saint Michel terrassant le dragon avec son marteau. Il reconnut aussi Batman en saint Sébastien de Mantegna, et Captain America en Pietà, tenant dans ses bras son ami

éternel Bucky, entouré de trois Avengers. Ce n'était pas très original, mais au moins était-ce amusant, surtout pour lui qui était fan de comics.

Il s'était immobilisé devant une peinture de Hulk brandissant les tables de la Loi non pas à la façon de Gustave Doré mais de Rubens, quand une voix féminine se fit entendre à ses côtés.

— Ça te plaît ? disait-elle.